L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 20 SEPTEMBRE 1887.

61me Année

Dufour & Denoré,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La, a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 20 SEPTEMBRE 1887

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix édité de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

La célébration du Centenaire de la Constitution.

On se souvient des fêtes données à l'Philadelphie en 1876, à l'occasion du Centenaire de la Déclaration d'Indépendance des colonies anglaises qui allaient se transformer en Etats-Unis d'Amérique. C'était une branche qui se détachait d'un grand arbre et allait faire souche; c'était un peuple naissant qui allait prendre rang parmi les peuples déjà existants; c'était un nouveau-né parmi les nations. De là, le caractère international de ces fêtes, dont la plus imposante a été une exposition universelle, le rendez-vous de toutes les industries du globe, l'exhibition de tous les produits dûs au génie de l'homme, durant le siècle la plus fécond de l'histoire en inventions et en merveilles de tous genres.

En 1887, à l'occasion des cérémonies du Centenaire de la promulgation de la Constitution, rien de pareil. Les colonies n'étaient plus; le peuple était né, reconnu, admis dans la famille des nations. Seulement, il lui avait fallu se constituer à l'intérieur: c'est ce qu'il venait de faire, de sa propre autorité et guidé par ses seules lumières. De là, le caractère exclusivement national des fêtes qui viennent d'avoir lieu à Philadelphie, et c'est précisément pour cela qu'elles paraissent plus imposantes, plus empoignantes que les premières.

A vrai dire, l'événement qu'elles rappelaient était plus mémorable que celui de 1776. Sans chercher à diminuer la gloire de la Déclaration d'Indépendance, on peut affirmer que le fait n'était pas une nouveauté dans l'histoire. D'autres populations, d'autres colonies s'étaient affranchies, avant celles de l'Angleterre; des milices de Tell avait été admirable, incomparable, si l'on veut, par la patience, l'abnégation, le patriotisme, l'héroïsme qu'avaient déployés les populations; mais, grâce au ciel, ces qualités, qui honorent le plus l'espèce humaine, ne faisait pas d'alors; on les retrouve développées au plus haut degré, dans la plus haute antiquité, et les exemples en foisonnent dans le moyen âge et les deux ou trois siècles qui ont suivi.

Ce qu'il y a d'absolument nouveau, ce à quoi l'on ne trouve de précédent, nulle part ni en aucun temps, c'est la Constitution des Etats-Unis, monument tout à-fait unique du génie du législateur, qui, après cent ans d'existence, est aussi jeune aujourd'hui que le premier jour et peut encore servir de modèle à tous les peuples qui, jaloux de leurs droits, de leurs libertés, sont la prétention de se gouverner eux-mêmes.

On a cité avec complaisance les paroles restées fameuses de John Bright: "Le monde civilisé tout entier, tous ceux qui aiment la liberté doivent considérer cette date comme l'un des événements les plus importants qui aient marqué l'histoire de l'humanité." La phrase est belle, en effet, mais ce n'est qu'une phrase. Elle n'apprend rien de nouveau. Nous préférons de beaucoup le mot prononcé dernièrement par M. Gladstone: "Ce qui fait la grandeur étonnante de cette Constitution, c'est que, créée pour un petit peuple d'à peine quatre millions d'hommes, habitant un pays assez limité, elle suffit à tous les besoins, à toutes les aspirations d'une nation quinze fois nombreuse et répandue sur un territoire à peu près dix fois plus étendu." C'est là, en réalité, ce qui fait la Constitution des Etats-Unis un véritable prodige, un objet d'admiration sans borne. Aussi, comme on applaudit de grand cœur à ce mot, si fier à la fois et si juste, du président de la commission du Centenaire, l'Hon. John A. Kasson, quand il appelle cet incomparable monument "la Grande Charte *magna*", mais "*sur marima charta*"! Quelle différence entre la charte anglaise où il ne s'agissait que de régler quelques différends survenus entre un roi et ses nobles et de limiter les pouvoirs du premier au profit des seconds, et la Constitution des Etats-Unis qui fait tout reposer sur la volonté souveraine, qui ne reconnaît pas d'autre loi, la loi fondamentale — "un souverain qui ne meurt jamais," comme le dit encore M. Kasson — qui fonde un gouvernement sans précédent, qui distribue à pleines mains les libertés, les droits, les franchises et établit en même temps un pouvoir fort, comme en aucun temps n'en avait rêvé republique humaine qui, enfin, nouvrant plus surprenante encore, car, jusque-là, les gouvernements, même les plus démocratiques, étaient cru plus ou moins le pouvoir de mettre la main sur les propriétés, sur les consciences, — établit une Eglise, ou plutôt, des *Eglises libres dans un Etat libre*. Est-il étonnant que les citoyens de toutes les origines, de toutes les classes, de toutes les conditions, de toutes les croyances, de tous les degrés de fortune, d'éducation et d'instruction, aient mis tant d'empressement à célébrer le centenaire d'une constitution à laquelle ils sont redevables de leur prospérité matérielle comme de leurs progrès intellectuels et moraux, et qu'ils entonnent à l'envi un hymne à sa gloire?

Un trait tout particulier à cette solennité, qui lui donne une physionomie tout américaine et qu'on ne peut trouver qu'aux Etats-Unis. Partout ailleurs, en Europe, une pareille fête, ainsi essentiellement nationale, aurait été conçue, préparée, célébrée, au nom du gouvernement et par le gouvernement. Ici, c'est tout le contraire qui a lieu; ce sont les simples citoyens des différents Etats qui ont pris l'initiative, fait tous les préparatifs et tous les frais de la fête; les fonctionnaires de l'Union, représentant l'exécutif aussi bien que le législatif, sont, à Philadelphie, les hôtes des Etats, et c'est en cette qualité qu'ils prennent part à la célébration du Centenaire.

Pour la première fois, peut-être, on a vu, réunis en un même jour, dans la ville des Centenaires, la Ville Sainte, osérons-nous presque dire; dans cette fameuse Salle de l'Indépendance, pleine de si glorieux souvenirs et l'objet de la vénération de soixante millions d'hommes — autant de gouverneurs d'Etats entourant le chef du gouvernement général. Nous citons au hasard: ceux de la Pennsylvanie, de l'Iowa, de l'Arkansas, du Kentucky, du Nebraska, de l'Oregon, de l'Ohio, de la Virginie, de la Virginie de l'Ouest, du New Hampshire, du Maryland, de New York, du Massachusetts, du Maine, du Connecticut, du New Jersey, du Minnesota, de la Georgie, de la Caroline du Nord, etc. A côté de M. Cleveland, chef du parti démocrate, aujourd'hui au pouvoir, figuraient un ex-président républicain, le seul des anciens chefs de l'Etat qui survive; bien d'autres illustrations de la politique, parmi lesquelles nous nommerons le vénérable Hamlin.

Le corps diplomatique était au grand complet; il y avait là des représentants de toutes les nations de l'Amérique, de l'Asie et de l'Europe. On en remarquait deux principalement: celui de la France, le marquis de Chambrun, qui rappelait le touchant souvenir de l'appui généreux donné par cette nation à la cause de l'Indépendance, et celui de l'Angleterre, Sir Lionel Playfair, dont la présence était le gage de la réconciliation entre les anciennes colonies affranchies et leur mère-patrie.

Un des traits les plus remarquables de cette célébration, c'est l'assistance des membres éminents des chergés de toutes les dénominations religieuses, venant rendre hommage à la nation qui, la première du monde, a su reconnaître hautement et pratiquer, avec la plus parfaite impartialité, le principe sacré de la liberté des cultes. Parmi eux, deux princes de l'Eglise catholique, l'archevêque Corrigan, de New-York, et le cardinal Gibbons, ce dernier, l'objet des attentions, des prévenances, des respects universels. l'Admirablement distribuées, les cérémonies qui devaient remplir les trois jours de fête. Le premier jour était consacré au défilement, sous forme de procession, de tous les progrès matériels, agricoles et industriels, accomplis par la nation, depuis son affranchissement et sa constitution définitive en république; de toutes les inventions dûes au génie américain, se jetant dans la carrière, libre de toute entrave et opérant, précisément sous l'égide de la loi fondamentale dont on célébrait le centenaire, les prodiges qui ont étonné le monde. Naturellement, toutes les industries, tous les corps de métier, toutes les corporations et compagnies, petites ou grandes, ayant fondé ou dirigeant les voies de transport et de communication, par eau, par terre, par vapeur, par électricité, étaient représentés dans les vingt-trois divisions dont se composait l'immense procession. Tout était là, depuis l'humble ouvrier des champs jusqu'au plus brillant artiste, depuis le modeste grain de maïs ou le plus grossier morceau de minerai, de fer, d'or ou de charbon, jusqu'au chef-d'œuvre le plus fin de l'art industriel.

Un petit détail à relever dans cette exhibition complète du travail libre de la nation, durant ce siècle si fécond en miracles industriels. L'Association des charpentiers marchait en tête. Elle date de loin, cette association; elle a pris son existence légale en 1724, bien avant que l'on songeât à l'affranchissement colonial. Les ancêtres de ceux qui marchaient en bon ordre, formant comme l'avant-garde dans cet imposant cortège, avaient donc assisté et pris part à toutes les luttes des colonies contre la métropole, ainsi qu'à sa libération du joug de la mère-patrie. Ces mêmes ancêtres avaient fait partie de la procession qui avait eu lieu, à pareil jour, il y a cent ans, en l'honneur de la promulgation de la Constitution nouvelle.

A cette époque, ils avaient construit un petit temple grec, supporté par treize colonnes d'ordre corinthien, représentant les treize Etats constituant la nouvelle république. Jeudi dernier, leurs successeurs exhibaient une copie exacte de cet ancien monument, et ils le faisaient suivre d'un autre temple, aux proportions plus grandioses, supporté, cette fois, par trente-huit colonnes, image des trente-huit Etats qui formaient aujourd'hui l'immense confédération de l'Amérique du Nord. Qu'on nous permette de le remarquer en passant: cette association de constructeurs, marchant en tête de la procession, quel admirable emblème des incomparables travaux de construction qu'ont accumulés les Etats-Unis durant le siècle qui vient de s'écouler!

Le second jour était consacré à l'exhibition du développement harmonique des intérêts populaires et des intérêts gouvernementaux; de l'association cordiale et permanente, de la force armée du pays se composant, d'un côté, de réguliers, et, de plus, des milices d'Etat. En avant, le général Sheridan, le général Schofield, l'amiral Luce, suivis des troupes de terre et de mer; puis, les gouverneurs conduisant leurs milices d'Etat, dont ils ont le commandement; enfin, l'Association de la Grande Armée de la République, un défilé de trente mille hommes, tous frateurnisant et ne formant qu'un même corps, marchant à l'ombre du même drapeau et prêts à combattre pour la même cause, celle de l'Union.

Les cérémonies du troisième jour, du véritable anniversaire de l'incomparable événement qu'on célébrait, consistaient en un groupement grandiose et harmonieux de toutes les autorités, de toutes les illustrations civiles, politiques, diplomatiques, militaires, judiciaires, religieuses, scolaires du pays et de l'étranger, se serrant autour du chef de l'Union, à l'invitation et sous les auspices des Etats. Impossible de donner ici la liste des chants exécutés par les écoles; de reproduire les discours prononcés par le Président de la Commission; nous en avons relevé les mots les plus saillants — par le Président Cleveland, tous les journaux se sont fait un devoir de le publier. Il en est un dont on n'a pas parlé, et nous le regrettons, car il prend à nos yeux les proportions d'un événement. C'est l'œuvre du vénérable Miller, le doyen de la Cour Suprême — travail aussi savant qu'admirablement pensé. Il y passe en revue toutes les discussions qu'a soulevées le projet de constitution, les vicissitudes qu'a subies le Congrès, avant d'arriver à sa conclusion suprême, à la rédaction étonnante de sagesse, de prévoyance en même temps que de sobriété dans l'expression, que nous connaissons tous. Il jette un coup d'œil d'une surprenante sûreté sur les constitutions qui ont précédé et suivi celle de l'Union Américaine; il résume les différentes révolutions qui ont affligé une nation amie, qui a tant fait pour l'indépendance des Etats-Unis, et à laquelle les qualités chevaleresques, sa générosité sans égale, auraient dû épargner tous les malheurs qu'elle a supportés, depuis une centaine d'années. Avec une bienveillance qui, dans une pareille bouche, mérite d'être relevée, il fait ressortir les défauts des différents "instruments" donnés à cette nation par ses constituants successifs, dont un trop grand nombre n'ont été que des législateurs de hasard. Il y a là deux ou trois pages que nous voudrions voir traduites en français et reproduites par les journaux de la grande république de l'Europe. Elles y jetteraient sur la situation une lumière d'autant plus vive, qu'elles sont évidemment inspirées par la plus sincère, la plus ardente sympathie.

LE SYSTÈME MÉTRIQUE EN RUSSIE.—En vertu d'un ukase de 1870, les opérations de douane en Russie peuvent se faire avec les unités du système métrique français.

Un pas de plus paraît prochain dans cette voie de progrès: les chambres de commerce et autres corporations commerciales de Russie ont été consultées, et, sur leur avis, le gouvernement russe serait dans l'intention de rendre, dès aujourd'hui, facultatif l'emploi du système métrique, dans toutes les transactions intérieures; et de le rendre obligatoire en définitive, après une période de six ans.

Si l'on considère que la population de la Russie s'élève actuellement à plus de 100 millions d'habitants (105,210,000) l'affiliation de la Russie au système métrique étendra à 817 millions d'habitants du globe l'usage du système métrique français. D'après les mémoires présentés, sur ce sujet, par M. de Malarce à l'Académie des sciences, de Paris, le 3 février 1879 et le 27 mars 1882, le nombre des habitants de la terre qui connaissent légalement le système métrique décimal était, respectivement à ces deux époques, de 668 millions et de 712 millions.

Or, les Etats civilisés du globe comptaient alors un milliard deux cent un millions d'habitants (1,201 millions). On voit que, prochainement, plus des deux tiers du monde civilisé auront adopté l'ingénieux système métrique français, si simple, si facile aux calculs et plus savants comme les plus familiers.

STATISTIQUE CYNÉGÉTIQUE. — On compte, cette année, en France, douze millions de fusils de permis, ce qui implique 428,569 chasseurs.

Chacun d'eux tirera bien — pendant la période — trois cents coups de fusil.

Cela fait pour la corporation un milliard deux cent quatre-vingt-cinq mille neuf cent soixante-dix-sept coups.

Cette fusillade — si elle avait lieu à la file — durerait 64,299,875 heures, c'est-à-dire 2,670,824 jours, ou si vous aimez mieux 7,217 années.

Bloquons les chasseurs, nous obtenons une moyenne de 21,428,450 victimes; poids probable: 42,856,900 kilos.

Les... mal-chançards peuvent figurer pour un bon tiers, soit: 141,856 bredouilles.

Enfin, à raison de deux chiens seulement par chasseur, il y a sur pattes en ce moment 642,138 chiens,

Sans compter ceux des fusils,

—Tu as eu bon temps, à Alger?

—Oh! très beau; mais une chaleur.... torrentielle!

La France armée.

Le corps d'armée mobilisé sera aujourd'hui, dit l'*Evènement*, de Paris, entièrement concentré aux environs de Castelnaudary. Pour la première fois, un général réunit sous ses ordres les troupes actives ayant leur effectif de guerre comme si elles allaient marcher à l'ennemi. Les capitaines commanderont des compagnies de 260 hommes, les colonels des régiments de 3,000 hommes, dont plus de la moitié sont des réservistes.

Les services administratifs fonctionnent comme ils fonctionneraient en campagne. Les réquisitions d'hommes et de chevaux ont été faites, au moins en ce qui concerne les troupes de première ligne, de même qu'en cas de mobilisation véritable.

Toutes ces opérations ont jusqu'à présent parfaitement réussi. Dans les grandes villes comme dans les campagnes les plus éloignées, chacun a répondu à l'appel, chacun a fait son devoir. Les réservistes et les disponibles se sont présentés à l'heure indiquée. Ils ont reçu promptement leurs effets et leurs armes. Le soir même de leur arrivée, ils étaient redevenus soldats. Les embarquements et le transport des hommes se sont effectués dans les meilleures conditions. Pas d'encombrement, pas d'accoups, de contre ordres ni de désordres comme en 1870. Les officiers se font respecter de leurs soldats. La discipline est rigoureusement observée. L'effet moral produit par cette première expérience est donc grand et il ne se manifeste pas seulement en France, où chacun accueille avec une joie patriotique les nouvelles qui nous parviennent de la région mobilisée, mais aussi à l'étranger.

Les journaux les plus hostiles à la France n'affectent plus de plaisanter et observent sérieusement une opération dont la portée sera considérable. Les *Nouvelles politiques* de Vienne, organe officieux des gouvernements autrichien et allemand s'expriment ainsi:

Nous attendons avec impatience, disent-elles, le résultat des expériences de la mobilisation en France. Jusqu'ici, les nouvelles qui nous parviennent prouvent que le seul reproche qu'on puisse peut-être faire, c'est un peu de lenteur.

Nous croyons toutefois que, dans le cas d'une guerre, les diverses opérations de la mobilisation seraient un peu plus rapides.

D'après nos renseignements, nous pouvons affirmer que le grand état-major allemand suit avec beaucoup d'intérêt ce qui se passe en France en ce moment. Un bureau spécial a été désigné pour concentrer tous les renseignements et préparer un rapport final.

L'Allemagne se rend donc parfaitement compte de l'importance de l'essai de mobilisation qu'aucun ministre de la guerre n'avait osé entreprendre et qui fait le plus grand honneur au général Boulanger et au général Ferron.

Le premier n'a pas hésité malgré des influences hostiles et une opposition dangereuse, à présenter le projet, sans tenir compte des cris d'alarme de quelques timorés. Le second l'a fait adopter par les Chambres, et il en a poursuivi énergiquement l'exécution.

Peut-être sera-t-on étonné de voir ces deux noms associés dans un même hommage? Mais les questions personnelles ne sont rien, surtout en ce qui concerne la défense du pays; nous ne voulons voir, de part et d'autre, que les services rendus.

En présence de l'Europe armée et de complications toujours menaçantes, en présence de l'Allemagne qui vient de célébrer l'anniversaire de Sedan, n'est-il pas temps de faire trêve à des querelles byzantines et d'affirmer notre union chaque fois au moins qu'il s'agit de la défense nationale. Assez longtemps nous avons discuté sur les causes de nos désastres et gémi sur notre faiblesse. Aujourd'hui, l'armée est réorganisée, elle est prête, le moment est venu, non pas certes de se lancer dans les aventures, mais d'en finir avec des récriminations dangereuses, de ressaisir confiance et d'être sûrs de notre force comme nous sommes sûrs de notre droit.

La politique de l'Allemagne.

La situation embarrassée dans laquelle se trouve l'Allemagne, le mécontentement causé en Autriche par les avances que M. de Bismarck prodigue à la Russie, enfin le peu de succès de ces avances causent évidemment de cruels soucis au chancelier. Le langage de la presse officieuse allemande trahit de vives inquiétudes. On en jugera d'après l'article suivant de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*:

Dans l'intérêt de l'empire et de sa dignité, la politique allemande doit prendre pour tâche le maintien de la paix, tant que celui-ci sera compatible avec l'honneur national.

Cette action ne peut avoir pour base que les traités conclus par l'Allemagne.

Malgré leur bienveillance pour la Bulgarie, les hommes d'Etat allemands ne sauraient admettre que le travail d'ailleurs efficace de la politique allemande dans l'intérêt de la paix soit troublé trois années de suite par les bulgares et leurs suites.

Il est de l'intérêt de la nation allemande, aussi pacifique que sincère, que l'Allemagne puisse peser de tout son poids dans le concert des puissances alin que l'Europe oblige à la tranquillité les princes et les ministres bulgares qui seraient disposés à mettre l'Europe en feu.

L'Allemagne s'en tient aux traités violés par les princes de Cobourg et de Battenberg, non par complaisance pour d'autres puissances, mais par respect pour sa propre signature.

La légèreté avec laquelle la paix de l'Europe a été compromise par l'aventure Orléans-Cobourg ne prête pas à la moindre excuse. L'entreprise du prince de Cobourg ne s'explique que si son complice ce prince comme l'instrument d'une politique exclusivement orléaniste.

Les intérêts de la maison d'Orléans ne sont pas au maintient de la paix. Une guerre européenne, en effet, mettrait immédiatement en quesqution l'état de choses actuel en France, et sa chute ouvrirait les voies à un changement de la situation.

On se demande à propos de quoi la *Gazette* fait intervenir les d'Orléans en cette affaire et se préoccupe des conséquences possibles d'une guerre, en ce qui concerne les affaires intérieures de la France. Le gouvernement de la République est assez fort aujourd'hui pour n'avoir à redouter ni les ennemis du dehors ni ceux du dudans, et si la guerre éclatait, l'accord se ferait immédiatement chez nous entre les patriotes de tous les partis. L'Allemagne chercherait donc vainement à créer une diversion.

BOUQUET DE VIOLETTES MULTICOLORE.—Quoique nous ayons passé la saison des violettes, voici, d'après la *Science en famille*, un procédé pour obtenir des couleurs différentes:

Prenez un bouquet de violettes ordinaires, un petit morceau de soufre, un peu d'alcali volatil (ammoniaque), un peu de vitriol, et vous pourrez avoir des violettes de quatre couleurs.

Mettez le soufre dans une soucoupe, enflammez-le, recouvrez-le d'un entonnoir ou cornet de papier, en ayant soin de laisser un peu d'air à la base pour assurer le tirage.

Les violettes que vous exposerez aux vapeurs du soufre deviendront presque instantanément blanches.

Trempez en un autre petit bouquet dans l'alcali et vous en obtiendres des vertes.

Enfin, toutes celles que vous mettrez quelques secondes dans le vitriol, d'un beau rouge *vif*.

Passez toutes ces fleurs ainsi colorées dans l'eau pure afin d'enlever l'excès de réactif, et vous pourrez composer un bouquet de l'aspect le plus original, conservant, malgré tout, son odeur de violette.

UN POINT DE DROIT EN MATIÈRE DE CHASSE.—Le tribunal d'Evreux vient de confirmer la solution d'un point de droit soulevé très souvent en matière de chasse dans les pays où les propriétés sont morcelées.

Il a décidé que le gibier appartient au chasseur qui l'a blessé assez grièvement pour qu'il ne puisse échapper à la poursuite des chiens, "alors même qu'il aurait encore fourni une certaine course et ne serait tombé pour ne plus se relever qu'après avoir été de nouveau blessé par un nouveau chasseur."

Ce jugement mettra fin une fois pour toutes à toutes les contestations qui naissent chaque année sur ce sujet.

Un discours du général Boulanger.

La *Bienoise*, société républicaine de gymnastique, s'organisa à Rion un tir à l'arme de précision et à l'arme de guerre qui a eu, cette année, un véritable succès.

Le général Brézet avait accepté la présidence après son départ, le bureau de la *Bienoise* s'est, naturellement, adressé au général Boulanger, qui a gracieusement accepté.

Voici le discours prononcé à cette occasion par l'ex-ministre de la guerre:

Mes jeunes amis,

C'est surtout aux œuvres nationales comme la vôtre, aux sociétés modestes mais pleines de sève et de bonne volonté, comme la *Bienoise*, que j'aime à apporter le témoignage de mon intérêt le plus sympathique.

Je l'ai dit jadis dans des sociétés anciennes, nombreuses, florissantes, je le répète devant vous, qui avez fait depuis trois ans de si vaillants efforts: c'est par cette préparation anticipée, par ce goût donné à vos jeunes gens pour les questions de tir que se forme le soldat de demain, celui qui, ayant peu de temps à passer à la caserne, doit y arriver à demi façonné, et, sur la question capitale, celle du tir, déjà presque instruit.

Je ne saurais donc assez vous féliciter des résultats que vous avez obtenus.

Déjà cette année vous avez introduit l'arme nationale dans votre concours. L'année prochaine vous y introduirez le le tir de guerre, et ce jour-là — je le sais en constatant les excellents rapports qui unissent à Rion habitants et soldats — le concours de nos officiers ne vous fera pas défaut. Ceux d'entre eux qui ont passé par nos écoles militaires de tir vous aideront de leur expérience, je vous le promets, le jour où vous voudrez ajouter un stand au magnifique gymnase que vous faites construire en ce moment.

Ce n'est pas un discours que je viens vous faire, jeunes gens, c'est un amical encouragement que je vous apporte, et votre chaleureux accueil, j'ardeur que je vous vois, ce que je sais enfin, m'inspirent le désir de terminer ces quelques mots par l'expression d'un vœu personnel, vœu que les habitants de Rion comprendront sans qu'il soit besoin de le préciser davantage.

Le voici:

Vous travaillez ici pour la patrie, mes amis; eh bien, que jamais nos dissensions et nos luttes politiques ne viennent se mêler à ces nobles efforts! Au jour de la lutte, nous serons réunis tous sous un même drapeau; avant la lutte, soyons unis déjà.....

Et s'il n'est permis l'année prochaine de venir durant cette antique et si intéressante cité de Rion, applaudir de nouveau à vos succès, que je n'y retrouve plus qu'un seul groupe de jeunes Français se préparant pour la France.

Ces paroles du général Boulanger ont été très applaudies.

Le tombeau de Duguesclin

L'article que nous avons reproduit — dit la *Gazette de France* — d'après le *Petit Journal*, sur l'état de délabrement dans lequel se trouve le monument élevé sur la route de Langogne à Mende, à la mémoire de Duguesclin, contient une erreur qu'il convient de rectifier:

Ce n'est point là que reposent les restestes du grand vainqueur des Anglais. Ce monument n'a été vraisemblablement élevé là qu'en souvenir d'une de ses nombreuses victoires.

Il est bien exact que le grand connétable mourut de maladie, pendant le siège de Châteauneuf de Randon, à quelque distance de Mende, mais il n'y fut pas enterré.

Ses restes mortels furent divisés. Les entrailles furent inhumées dans l'église des jacobins du Puy-en-Velay.

Son cœur, d'après ses volontés dernières, fut enfermé dans une boîte de plomb, sur laquelle était gravé son monogramme surmonté d'une couronne épinée, et déposé dans la chapelle du Rosaire des Dominicains de Dinan, sous une voûte pratiquée dans la muraille, près de la sépulture où reposaient déjà plusieurs de ses ancêtres.

Le 9 juillet 1810, le cœur de Duguesclin fut retiré de l'église de Dinan et transporté dans l'église de Saint-Sauveur, où on peut le voir une inscription portant en lettres d'or: "*Ci gît le cœur de messire Bertrand du Guesclin.*"

Le reste du corps fut conduit à Saint-Denis où, par ordre de Charles V, le célèbre capitaine reçut les honneurs de la sépulture royale.

Il est vrai que même ordonné qu'une lampe brûlât jour et nuit devant la sépulture. Cette fondation pieuse reçut exécution jusqu'en 1709, où la *lampe Duguesclin* fut déplacée par suite des réparations exécutées dans la basilique. Sous la Révolution, on trouva dans le tombeau de Saint-Denis la tête entière et plusieurs ossements du corps de Duguesclin.

Cette erreur rectifiée, nous n'en persistons pas moins à demander que le monument commémoratif de la Lozère soit rédifié en reuds digne du héros français.

Le Conseil général de la Lozère s'est préoccupé du délabrement dans lequel se trouve le monument de l'habitardre de Châteauneuf-de-Randon, et a déjà voté une première subvention pour sa restauration.

FRANÇAIS ET RUSSES. — Le Havre, 15 septembre. — L'arrivée au Havre du navire de guerre russe *Rasobnik* a donné lieu hier à une démonstration formidable en faveur de la Russie. Au moment où le navire russe entrait dans le port, le vapeur *François Ier*, ayant à bord un certain nombre de soldats français, en sortait se rendant à Houfleur. Des que les deux navires eurent été en vue l'un de l'autre, des cris retentissants de "Vive la Russie!" sont partis du *François Ier*; les matelots du *Rasobnik*, groupes sur le pont et dans les vergues, ont répondu par des applaudissements. L'enthousiasme augmentant, les Russes ont agité leurs chapeaux et leurs bonnets, en criant "Vive la France! Vive l'armée!" tandis que les soldats français, à l'exemple de leurs officiers, agitaient en l'air leurs képis et leurs mouchoirs, sans se lasser de crier "Vive la Russie! Vivent les Russes!" Quand les deux navires sont passés l'un près de l'autre, l'enthousiasme n'a plus connu de bornes et, sur les quais, les curieux se sont mis également à applaudir. Enfin, les commandants des deux navires ont donné l'ordre de continuer la route, mais la manifestation a continué des deux côtés aussi longtemps que le *Rasobnik* et le *François Ier* ont été en vue l'un de l'autre.

FAIT UNIQUE.—Il vient de se passer, à Francfort-sur-le-Main — raconte un de nos confrères de Paris — un fait unique dans les annales du mariage.

Un marié a demandé au maire, après avoir prononcé le oui, et en présence de toute la noce, quelles étaient les formalités à remplir pour obtenir le divorce. Le maire lui a fourni les renseignements, et l'heureux époux a signé immédiatement la demande de divorce.

Le magistrat, quelque peu étonné, crut devoir demander au jeune homme les raisons qui le faisaient agir ainsi:

—J'ai été condamné à épouser en à payer 10,000 marks, répond le marié; j'ai épousé, mais je m'empresse de divorcer.

Impétés Régence, dîtes dans un cabaret, entre agents de la sûreté:

—Notre maître à tous, c'était Josué, qui arrêtait le soleil!

—Je ne veux pas le dénigrer. Mais, entre nous, c'était une mission qui demandait plus de poigne que de flair, car, enfin, le soleil, on sait toujours où le trouver!

A l'audience:

D.—Vous n'avez aucune espèce de fortune?

R.—Non.

D.—Pas de profession?

R.—Alors, avouez donc quelles sont vos ressources?

R.—Je vis d'économies....!

Album d'un financier.

A sa première culotte, l'enfant n'a rien de plus pressé que de chercher ses poches.

Devenu homme, il ne pense plus qu'aux poches des autres.

* * *

Entre parents de mobilisés.

—Et votre fils, dans quel régiment se trouve-t-il?

—Dans le service des renseignements.

Service bien ingrat!

La falsepareilla d'Ayer est fortement concentrée, c'est le remède le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.

Dans le *Rappel*, à propos de Victor Massé, on trouve une superbe évocation de la Bretagne:

La Bretagne, pays de guerriers, de marins, de philosophes et de poètes, a produit peu de musiciens. Il semble que sur les plages farouches de la rude Armorique, la voix humaine soit trop grêle et les instruments dont disposa le musicien trop faibles pour oser se faire entendre.

Tout est sauvage et tout est mélancolique dans ce coin de terre perdu au bout du monde, où la flot et la tempête arrivent d'Amérique et se brisent en mugissant. Rien ne semble donc plus surprenant et plus inattendu qu'un musicien doux, gracieux, aux chants fragiles, au geslar *léger*, venant, comme Victor Massé, mêler ses notes joyeuses et ses cadences aimables à tout ce tintamarre sublime de cette forte et sévère nature.

Cependant, il est, à l'heure des tourmentes équinoxiales, quand le marin superstitieux croit découvrir des âmes éplorées bondissant dans les roches de l'en'march, toutes blanches d'écume comme des chevaux en sueur, et que le cri sauvage des grands oiseaux aquatiques semble la voix des matelots engloutis sans tombeau dans la baie des trépassés, il est un chant gracieux et vif qui parfois s'élève dans la profondeur des branches, jetant comme un défi à l'ouragan, comme un appel à l'espérance, à la joie, au beau temps promis, au port enfin gagné: c'est la bergeronnette, insouciante et riante, qui sautille en chantant et fait oublier la foudre qui gronde et le vent qui mugit.

Victor Massé fut, au milieu des tristesses du siècle, l'oiseau qui chante et ranime avec ses gai babil la sévérité tragique des flots bretonnes que bat le flot de l'Atlantique déchaîné.

—Emmanuel Arène consacre la fin d'une de ses dernières chroniques à quelques souvenirs de condamnés qui sont morts avec fermeté.

Il en fut un que l'aumônier essayait de réconforter à son heure dernière. On était en voiture, le lieu de l'exécution était assez loin. L'abbé soufflait dans l'oreille du patient les consolations d'usage:

—Ce n'est qu'un moment à passer, mon frère.... Mais songez que ce soir vous serez assis à la table de Jésus-Christ....

A ce moment, les chevaux prenaient un petit temps de trot....

—Hé mais!.... fit tranquillement le condamné, je crois bien que, de ce train-là, j'arriverai pour le déjeuner!....

Plus récemment encore, un condamné à mort, remarquant au premier regard ceux qui entouraient la guillotine le chirurgien chargé de disséquer les exécutés l'instant d'après la décollation, s'inclina devant lui en passant et, gracieusement, avec un petit bonjour de la main:

—A tout à l'heure!..... lui dit-il....

Petite chronique des inventions.

Vendredi ont eu lieu à bord du steamer *Corsaire* d'intéressantes expériences d'arrêt instantané des navires. L'inventeur, l'ingénieur Pagan, les a exécutées devant de nombreux représentants de la presse parisienne et quantité de spécialistes.

Six arrêts ont été exécutés avec le plus grand succès. Le steamer *Corsaire* ayant treize nœuds a été arrêté chaque fois par le système Pagan en sept à huit secondes et huit à neuf mètres de parcours au maximum.

Des différents essais, il résulte que le câble-ancre Pagan arrête un navire en vitesse en dix fois moins de parcours et quatre fois moins de temps que si on avait le tente d'obtenir l'arrêt avec ses moyens propres.

Le dernier arrêt, au retour, près du pont des Saints-Pères, a été absolument instantané. Le navire a été comme cloué en place sans secousse appréciable.

Le Rénovateur des Cheveux de Hall rend la chevelure souple, soyeuse, brillante; il est sans rivaux pour la toilette.

Le docteur après les repas est évité par les personnes ayant la dyspepsie et qui, suivant l'exemple de milliers d'autres font usage de "Hostetter Stomach Bitters." L'usage constant de ce breuvage stomachique par ce tempérament recommandé est le seul moyen agréable de se débarrasser entièrement de la dyspepsie obstinée sous toutes ses formes, l'une fréquentes est la convulsion momentanée qui souvent accompagne l'indigestion. Quand on fait usage de ce spécifique, il est prudent de se garder de manger de ces articles que l'on sait, par expérience, indigestes. Chaque personne souffrant de la dyspepsie connaît ses aliments et doit avoir assez que personne qui lui convient. Elle ne doit donc pas hésiter avec grand à une diète trop générale pour invariablement convenir à tous les cas. L'état bilieux, la constipation, les nerfs, les douleurs sur l'estomac, les maux de tête et bien d'autres maux sont des nombreuses formes de la dyspepsie qui se combattent avec le Bitters en question.

Nombre de personnes refusent de prendre de l'huile de foie de morue à cause de son goût désagréable. Dans l'Emulsion de Scott d'huile de foie de morue avec hypophosphites il n'y a pas ce goût. On la prend avec autant de plaisir que le lait; et se trouve recommandée par la phthisie, les scrofules, les bronchites, la débilité générale, les pertes de forces chez les enfants, les toux et les rhumes chroniques. Il est fait prescrire par les médecins dans le monde entier. Ceux-ci affirment même que les enfants s'en délectent. Faites-en l'essai et vous reconnaîtrez ses vertus.

Décédé, le 13 septembre 1887, à 1 heure 45 P. M., MARIE CÉLINA CHAMPAGNE, à l'âge de 17 ans, unique fille de Redmond Champagne et de Célina née Dreux. Les parents, Amis et connaissances des familles Champagne, Leffite et Dreofing sont priés d'assister aux funérailles qui auront lieu aujourd'hui, à 4 1/2 heures, de la résidence de ses parents, No 196 Nord Rampart.

De la part de la famille

Le Renovateur des Cheveux DE HALL,
VÉGÉTAL SICILIEN.
(Hall's Hair Renewer.)

A été la première préparation parfaitement adaptée à la guérison des maladies du cuir chevelu, et la première aussi à rendre, aux cheveux gris et ternis, leur couleur primitive, leur croissance et le lustre brillant du jeune âge. De nombreuses imitations ont suivi, mais aucune ne possède les éléments réputés pour la conservation de la chevelure et du cuir chevelu. Le RÉNOVATEUR DES CHEVEUX DE HALL a constamment grandi dans l'estime publique, et sa renommée s'est propagée dans toutes les parties du globe, tant il répond à un besoin général.

Le succès sans précédent qu'il a obtenu n'est dû qu'à une cause: "Il tient ce qu'il promet."

Les propriétaires du RÉNOVATEUR ont été souvent surpris de recevoir des commandes des pays les plus éloignés, alors qu'ils n'avaient rien fait pour introduire leur préparation dans ces contrées.

Le RÉNOVATEUR DES CHEVEUX DE HALL, même employé pendant un temps plus court, produit un effet favorable à l'apparence personnelle.

Il nettoie le cuir chevelu de toute impureté, guérit toutes les humeurs, la fièvre, empêche les cheveux de devenir secs, par conséquent la Calvitie n'est plus à craindre. Il stimule l'action des glandes affaiblies, et les met à même de produire une nouvelle croissance.

Les effets de cette préparation ne sont pas passagers, comme ceux des préparations alcooliques, ils restent longtemps, ce qui la rend supérieure et économique.

(Buckingham's Whisker Dye.)

La Teinture de Buckingham pour les Favoris